

magazine

Le Verbe



SHAUIT

REGGAEMAN | INNU | CHRÉTIEN

LES INSOLENCES D'UNE FÉMINISTE



Âgée d'à peine 25 ans, **Eugénie Bastié** a déjà un curriculum vitae bien rempli. Rédactrice en chef (section politique) de la revue *Limite*, plume bien connue des lecteurs du *Figaro* et de *Causeur*, elle a aussi sorti, au printemps dernier, un essai coup de poing sur l'état du féminisme en France et en Occident.

Évènements de Cologne, avortement, islam, transhumanisme et capitalisme triomphant: tout y passe! Néoréaction-

naire qui bosse pour une revue écolo? On aura beau tenter de l'étiqueter, elle déjoue les catégories en (dé)livrant des idées qui dérangent, à gauche comme à droite.

« [L]e féminisme nouveau ne se bat plus pour l'amélioration du quotidien de l'immense majorité des femmes, mais pour la déconstruction planifiée des identités en recourant aux pires artifices de l'ingénierie sociale. »

(A. M.)

PAROISSE OUVERTE

Depuis quelque temps déjà, la paroisse Saint-Jean-Baptiste, à Montréal, rivalise d'ingéniosité pour préserver sa magnifique église... mais pas uniquement pour cela. En fait, ce qui semble caractériser encore plus cette paroisse qui a su garder vivant cet héritage reçu, c'est la vie communautaire qui l'anime.

Pour vous en convaincre et pour entendre le curé **Alain Mongeau** parler avec passion, jetez un œil à cette superbe vidéo qui a fait *flipper* la rédaction du *Verbe*: www.youtube.com/watch?v=lVezYwIFQkU&feature=share (A. M.)



ALANIS OBOMSAWIN



Nommé en l'honneur de **M^{re} Tessier**, prêtre et cinéaste dont *Le Verbe* traçait l'étonnant portrait dans sa publication de l'été dernier, le prix Albert-Tessier fait partie des prestigieux Prix du Québec. Il récompense chaque année un réalisateur québécois.

En 2016, cet honneur a été décerné à la grande documentariste abénaquise **Alanis Obomsawin**. Travaillant à l'Office national du film depuis une

quarantaine d'années, elle a réalisé des dizaines de films relatant la situation des peuples des Premières Nations au Canada.

Son plus récent documentaire, *On ne peut pas faire deux fois la même erreur*, traite d'un procès ayant eu lieu en 2007 sur le traitement des enfants autochtones au pays. On peut visionner quelques-uns de ses films sur le site Internet ONF.ca. (A. M.)

magazine



Le Verbe propose un lieu d'expression, de diffusion et d'échange d'idées, dans un esprit de communion avec l'Église catholique. Les textes n'engagent que les auteurs.

CONSEIL DE RÉDACTION

Sophie Bouchard, Sarah-Christine Bourihane, Noémie Brassard, Alexandre Dutil, James Langlois, frère Simon-Pierre Lessard, Antoine Malenfant, François Miville-Deschênes et Laurent Penot - prêtre.

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Gabrielle Bélanger, Benoît Boily - prêtre, Sophie Bouchard, Laurier Côté, Jean Grégoire, Alexander King et Pascal Proulx.

DIRECTRICE GÉNÉRALE: Sophie Bouchard

RÉDACTEUR EN CHEF: Antoine Malenfant

RÉDACTEUR EN CHEF ADJOINT: James Langlois

RÉVISEUR: Robert Charbonneau

GRAPHISTE: Judith Renaud

SECRÉTAIRE: Suzane Arsenault • info@le-verbe.com

ARCHIVISTE: Frédéric Gauthier

Le Verbe est produit par l'organisme de charité L'Informateur catholique (enregistrement: 13687 8220 RR 0001)

Le Verbe est membre de L'Association des médias catholiques et œcuméniques (AMÉCO).



Le Verbe est publié quatre fois par année, est imprimé chez Solisco et est distribué par Diffumag. Port payé à



Montréal, imprimé au Canada.

Dépôts légaux:

Bibliothèque et Archives Canada;

Bibliothèque et Archives nationales du Québec.

ISSN 2371-4670 (imprimé)

ISSN 2371-4689 (en ligne)



Nous reconnaissons l'appui financier du gouvernement du Canada.

LE VERBE

L'Informateur catholique
1073, boul. René-Lévesque Ouest
Québec (Québec) G1S 4R5
Tél.: 418 908-3438
info@le-verbe.com
www.le-verbe.com

Les photos ou illustrations des pages 16, 17 et 19 sont tirées de la banque d'images Fotolia.

PAGE COUVERTURE
Shauit (photo: Samian)

Ce magazine utilise la nouvelle orthographe.

AU-DELÀ DES « CIGARETTES À PLUMES »

Antoine Malenfant

antoine.malenfant@le-verbe.com

On m'a dit poliment: « C'est pas un peu casse-gueule, des cathos qui décident d'aborder les enjeux autochtones? »

En effet.

La liste d'écueils et de biais à éviter est longue comme le bras. Mais, à nos yeux, la délicatesse du sujet n'était pas un argument suffisant pour le contourner.

Quand Brigitte Bédard s'est rendue à Kahnawake pour écouter ce que les membres de cette communauté avaient à raconter (« La mission », p. 4), les gens qu'elle a rencontrés étaient tout surpris qu'une journaliste s'intéresse à leur réalité pour des raisons autres que les « cigarettes à plumes », les exemptions fiscales et les tensions avec la police.

Quand Sarah-Christine Bourihane s'est assise sur une table à pique-nique, au coin des rues Rachel et Boyer, à Montréal, pour entendre l'histoire de Shauit (en couverture et p. 10), l'homme qu'elle avait devant elle a parlé autant de son attachement à ses racines innues que de sa foi en Jésus Christ.

Il se dégage de ces textes une paix malgré les paradoxes, une espérance malgré les tensions. Bref, dans *Le Verbe* de cet hiver, on trouve des récits qui ont quelque chose du mystère fondamental du

christianisme: il n'y a pas de résurrection sans la croix.

*

Bien entendu, certains préjugés ont la couenne dure. Évidemment, il reste bien du chemin à parcourir en vue d'établir un rapport plus sain à notre histoire – que l'on soit autochtone ou non. Et bien sûr, à ce jour, les recommandations de la Commission de vérité et réconciliation n'ont pas toutes été mises en application...

Cela dit, si l'envie vous prend de lire d'autres reportages qui laissent la parole aux membres des Premières Nations, mettez la main sur notre dossier dans la revue *Le Verbe* (disponible sur www.le-verbe.com). Pas moins de trente pages (sur un total de 84) leur sont consacrées.

*

Au moment d'écrire ces lignes, une rumeur circule voulant que le pape François vienne au pays prochainement afin de demander pardon aux Premières Nations, entre autres pour les sévices subis dans les pensionnats.

Espérons que cette visite peu banale nous secoue assez pour que nous soyons tentés, à notre tour, de rendre visite aux premiers peuples du Canada pour autre chose que des mocassins... et du tabac bon marché.



Photo : Loup-William Théberge



REPORTAGE

LA MISSION

Marcher à tâtons dans Kahnawake

Ici, contrairement au célèbre film *La mission* avec Robert De Niro, on ne rencontre pas, au détour d'un arbre, un indigène aux cheveux rouges qui vous toise avec sa flèche. On ne monte pas les chutes d'Iguazú au péril de sa vie. Pas de jolie musique non plus pour vous soulever l'âme et vous noyer les yeux dans l'eau.

À Kahnawake, il y a les graffitis sur les rochers juste à l'entrée de la réserve. On y entre comme dans un entonnoir, entre deux murs de béton. On y roule tranquillement dans un village plutôt joli. Tout au bout de la rue, c'est le 1, Church Street : l'église de la Mission Saint-François-Xavier qui trône là depuis 1720, sur le bord du fleuve.

ESPRIT, VINCENT ESPRIT

L'image de sainte Kateri Tekakwitha (1656-1680) orne la façade de l'église. Pour rencontrer le père Vincent Esprit, il faut traverser l'église et se rendre tout à l'arrière, passer la sacristie, jusqu'au Centre Kateri, un petit musée qui raconte des pans d'histoire de la Nouvelle-France.

Le père Vincent vient tout droit de l'île Dominique, dans les Caraïbes. Son arrière-grand-mère était indigène et a fort probablement été parmi les dernières à servir comme esclave aux Français et aux Britanniques qui, à tour de rôle, ont dominé son peuple.

Sur sa page Facebook, il posait fièrement aujourd'hui avec un des résidents de Kahnawake qui protestait, solidaires avec les Sioux de Standing Rock, contre la construction du fameux pipeline au Dakota.

« Mon peuple a été esclave pendant trois-cents ans, je refuse de voir les Mohawks comme des victimes. Il y a des choses à faire, une parole à prendre. Nous sommes tous frères, surtout lorsqu'il s'agit de protéger l'eau, la terre. »

On dirait que sa présence ici est providentielle. Son histoire, après tout, n'est pas très loin de celle du peuple mohawk, et c'est peut-être pour cette raison que sa congrégation, les Fils de l'Immaculée-Conception, l'a envoyé ici comme missionnaire.

LA SAINTE

Depuis la canonisation de la petite Mohawk en 2012, tendrement appelée Lis des Agniers par l'Église catholique, les choses ont beaucoup changé à Kahnawake.

« Le nombre de pèlerins a littéralement doublé ! C'est une hausse de 100 % ! » affirme le père Vincent. « La présence

des pèlerins, venus de partout au Québec, a diminué de beaucoup les préjugés envers les Mohawks. Il y a des liens qui se tissent, dans la prière en premier, car nous prions tous ensemble, puis dans une fraternité réelle qui se vit tranquillement. Tout cela aide énormément à la réconciliation entre les peuples, entre Dieu et les hommes, entre les religions aussi. »

Et vous, vous êtes spectateur de tout ça ? « Oui, j'ai cette grâce, ce cadeau incroyable d'avoir été envoyé ici comme prêtre... Mais un prêtre, c'est plus qu'un célébrant de messe, vous savez ! »

Le père Vincent est une sorte de pôle catalyseur – dans le vrai sens du terme : un élément qui provoque une réaction par sa seule présence ou par son intervention. Quand je lui ai demandé de m'aider à trouver des personnes à interviewer, il a remué ciel et terre, tant du côté catholique que du côté traditionnel de Kahnawake.

Il a réussi un petit exploit : rassembler un des sous-chefs traditionnels de la Long House, considérés ici comme assez radicaux, et son ex-épouse, une des conseillères municipales élues du conseil de bande. D'un côté une catholique, de l'autre un « trad », comme on dit.

On peut dire que les deux camps, du point de vue tant politique que matrimonial, ne sont pas sur la même longueur d'onde quand on commence à parler des enfants.

« Je ne dirais pas qu'il y a des conflits ouverts, mais il y a certainement un désaccord fondamental qui fait en sorte qu'on pourrait facilement croire qu'il n'y a pas d'espoir de réconciliation, de cohabitation. Moi, évidemment, je suis considéré comme faisant partie du clan catholique, puisque je suis prêtre, mais spirituellement, je ne vois pas les choses de façon aussi simpliste. »

LES CLANS

La foi chrétienne est minoritaire à Kahnawake, même si l'on compte trois familles chrétiennes : les pentecôtistes, les anglicans et les catholiques.

C'est la religion traditionnelle autochtone qui est majoritaire. Comme le conseil de bande élu démocratiquement est



LA MISSION SAINT-FRANÇOIS-XAVIER

La mission Saint-François-Xavier a été fondée en 1667 lorsque la communauté Kanienkehaka (Mohawk) s'est installée dans la partie nord du territoire, à Kentake (aujourd'hui La Prairie). Des raisons politiques et économiques ont forcé les Kanienkehaka à chercher de meilleures terres agricoles et ont poussé la communauté à se déplacer quatre autres fois pour finalement s'établir à Kahnawake en 1716. (B. B.)

composé d'une majorité de chrétiens, et que la majorité des Mohawks préféreraient le fonctionnement politique traditionnel, c'est-à-dire la nomination des chefs par les mères de clan, on sent très bien les tensions et la division.

Christine Zachary Deom, chef chrétienne catholique, fréquente régulièrement son église. Pour elle, l'ancrage dans la culture mohawk est primordial. Elle prend le christianisme et le renvoie dans sa culture traditionnelle. « Ma foi me permet de renouer avec l'espérance, avec tout ce qui est possible, au lieu de tomber dans le découragement ou la désillusion. Dieu peut nous unir, nous réconcilier. Il peut tout faire si on le laisse faire... Le jour, je viens ici à l'église et je prie. Je me pose... j'espère. »

Pour Joe Deom, sous-chef du clan de l'Ours, il n'y a pas de place pour le christianisme dans la religion traditionnelle des Kanienkehaka (nom d'origine des Mohawks). Pour les traditionalistes de la Long House, Kateri Tekakwitha a, en quelque sorte, trahi son peuple et sa culture, voilà tout. « Nous

n'avons aucune relation avec Kateri; elle a trahi la vraie religion. Notre peuple a déjà sa religion, déjà son organisation sociale et politique. Nous n'avons pas besoin de ce qu'un homme d'il y a 2000 ans a raconté dans le Moyen-Orient! Cela ne nous appartient pas. »

La tension existe depuis plus de 300 ans. Kateri, à sa naissance, était déjà déchirée entre deux clans qui se faisaient la guerre: un père Mohawk traditionnel et une mère Algonquienne chrétienne. Jeune, elle a dû fuir son peuple mohawk qui la persécutait à cause de sa conversion au Christ. Lorsqu'elle a fait son vœu de virginité, elle s'est attiré les foudres de son peuple.

LA QUÊTE DE SOI

Malgré tout, la canonisation de Kateri semble avoir mis certaines choses en branle et forcé autochtones et non-autochtones à se croiser plus souvent.

« C'est important ce qui se passe sur le plan spirituel à Kahnawake. C'est un bassin! Il se passe beaucoup de choses, ça bouillonne... Mais c'est tout au niveau de l'esprit, au niveau du cœur que ça se passe », précise le père Vincent.

« Chaque dimanche, nous sommes près d'une centaine de personnes à la messe – ce qui est énorme si on compare aux années précédentes! Sur ce nombre, une vingtaine de personnes viennent de l'extérieur de la réserve, des villes environnantes. Elles ne sont pas autochtones. Juste des Blancs ordinaires. »

« Mon grand défi, c'est la perception des gens de l'extérieur sur le peuple de Kahnawake. »

Quelle est-elle, selon vous? « C'est la Crise d'Oka – qu'on appelle ici "Summer of 1990". C'est la vente "illégal" de cigarettes – qu'on considère ici comme un "droit". Kahnawake, c'est tellement plus que ça! C'est un peuple en quête profonde. Ce sont des gens très éduqués qui posent des questions – une tonne de questions. Ils se questionnent sur tout. Bien entendu, il y a toujours cet aspect de "victime" sur le plan historique, sur le plan psychologique et spirituel, mais il y a une recherche, et c'est ce qui me rejoint le plus.

« Il faut venir au Pow Wow, qui dure deux semaines pendant l'été! Il faut voir toutes les œuvres de charité qui se font ici, le soutien communautaire. Le Kateri Food Basquet, le centre culturel... La communauté est très importante pour eux. C'est, je dirais, le centre de leur vie.

« Pour eux, ils sont une nation. Les Mohawks sont une nation. Et ils ont tout d'une vraie nation: hôpital, école, institutions, religion, lois, etc. La réflexion ici est très différente de celle dans les autres réserves. Certains disent

que c'est parce qu'on est proche de Montréal, mais moi, je crois que c'est parce que Kateri a toujours été avec eux dans leur quête, dans leur chemin. »

REVENIR AUX SOURCES

Dans le transept droit de l'église se trouve le petit tombeau de marbre de Kateri. On peut y lire « Kaiatanoron Kateri Tekakwitha », ce qui veut dire: Précieuse Kateri Tekakwitha. En 1972, un coffret contenant ses reliques y a été déposé.

Juste à côté, suspendu au plafond, une énorme reproduction de la plus ancienne peinture de Kateri, attribuée au père Claude Chauchetière, jésuite. L'originale ne se trouve pas très loin; elle est au musée, juste à côté. Cette peinture est très précieuse, évidemment, puisqu'on croit qu'elle date de 1690. « Le père jésuite qui l'a faite a connu Kateri de son vivant... Mais les gens d'ici n'apprécient pas vraiment cette peinture, car ils trouvent que Kateri a le visage d'une Européenne. Si vous regardez les traits de son visage, son nez... c'est vrai. »

Il n'y a pas que les traditionalistes qui veulent retourner à leurs origines. Les catholiques aussi. Le père Vincent me montre le grand crucifix suspendu qui orne le maître-autel. « Pendant plus d'un siècle, c'était une toile du 19^e siècle montrant saint François-Xavier agonisant. Les résidents de Kahnawake ont voulu la changer pour ce grand crucifix en hommage aux trente-trois des leurs qui sont morts en 1907 lors de l'effondrement du pont de Québec. »

On veut changer aussi le nom de la paroisse. Ça se discute dans les chaumières. La paroisse se nomme Saint-François-Xavier, du nom de ce grand missionnaire jésuite espagnol du 16^e siècle. « On voudrait renommer la paroisse "Sainte-Kateri-Tekakwitha", bien entendu, mais moi, je



DES CARAÏBES À KAHNAWAKE

Les Kalinagos (anciennement appelés Caraïbes, Karibs ou Caribes) sont des populations amérindiennes originaires du nord du Venezuela ayant migré vers les îles des Caraïbes vers la fin du 9^e siècle. Le nom « Caraïbes » leur a été attribué par les Européens. Ces derniers les ont maintenus en servitude pendant trois siècles, jusqu'à l'abolition de l'esclavage en 1833.

Depuis peu, ce peuple préfère l'appellation Kalinago, plus proche de leur nom originel tel qu'il a été enregistré

par le prêtre missionnaire français Raymond Breton au début du 17^e siècle. Selon le père Vincent, les Kalinagos ont rejeté depuis au moins 20 ans toute référence à Christophe Colomb et reprennent peu à peu leur identité.

C'est un peu ce que vivent les gens de Kahnawake; ils désirent revenir à leur appellation d'origine: Kanienkehaka, mais ils continuent tout de même de s'appeler eux-mêmes Mohawks. (B. B.)

trouve que ce serait comme si on effaçait le passé, comme si on voulait occulter tout un pan de l'Histoire. Je comprends leur point de vue, cependant: pour eux, il ne s'agit nullement de leur histoire, mais plutôt de celle des Européens...», conclut le père Vincent.

Alors que nous sortons de l'église pour nous rendre dans les bureaux où se trouvent les archives de la mission, je remarque le chemin de croix. Toutes les légendes sont écrites en mohawk. Les autochtones avaient acheté ce chemin de croix en 1926. Deux ans plus tard, ils avaient enlevé les légendes françaises pour les écrire dans leur langue.

C'est aussi ça, revenir aux sources.

LES MIRACULÉS

Ce soir, on célèbre le quatrième anniversaire de canonisation de Kateri. Après la messe, en anglais et en mohawk, c'est la marche au flambeau en mémoire de toutes les personnes disparues. Un ancien pratique le rite traditionnel de la purification juste avant que Gabriel Berberian donne son témoignage devant l'assemblée.

« J'ai accepté de raconter ma guérison par l'intercession de sainte Kateri », souligne Gabriel. D'origine arménienne, il vit à Montréal et travaille au Centre Kateri comme archiviste et responsable de la revue *Kateri*, publiée quatre fois par année. Il avait reçu un diagnostic de cancer du rein. Il était allé voir trois médecins, et chacun était prêt à le lui enlever complètement.

Cependant, un médecin rencontré « par hasard » lui avait offert de l'opérer en tentant de lui enlever seulement une petite partie du rein afin qu'il puisse être encore fonctionnel.

« Je me suis mis à prier sainte Kateri. Jusque sur la table d'opération, je lui ai demandé la guérison. À mon réveil, le

médecin m'a annoncé que mon rein... il avait eu beau analyser le bout de rein qu'il avait enlevé: il n'y avait aucun cancer! Il avait disparu! »

D'autres genres de guérisons se produisent. Notamment celle de Ron Boyer, diacre ici à la mission. Il n'est pas Mohawk, mais Ojibwé. Ancien élève des pensionnats autochtones en Ontario, il seconde maintenant le père Vincent avec son épouse Sheila Paul, elle aussi ancienne élève des pensionnats.

Ron était le responsable de la cause en canonisation de Kateri. En faisant ce travail, il a commencé celui aussi de la (sa?) réconciliation entre autochtones et non-autochtones. Toute sa vie, il disait qu'il était « un survivant » des pensionnats, mais de façon surprenante, aujourd'hui, lors de notre rencontre, et lors de son sermon pendant la messe, il a plutôt dit qu'il était un « vivant ».

Celle que son peuple avait appelée « Tekakwitha » parce qu'elle « marchait comme une aveugle », à tâtons, puisqu'elle n'y voyait presque rien à cause de la petite vérole, celle-là peut bien rendre la vue à ceux qui ne voyaient plus la vie devant eux.

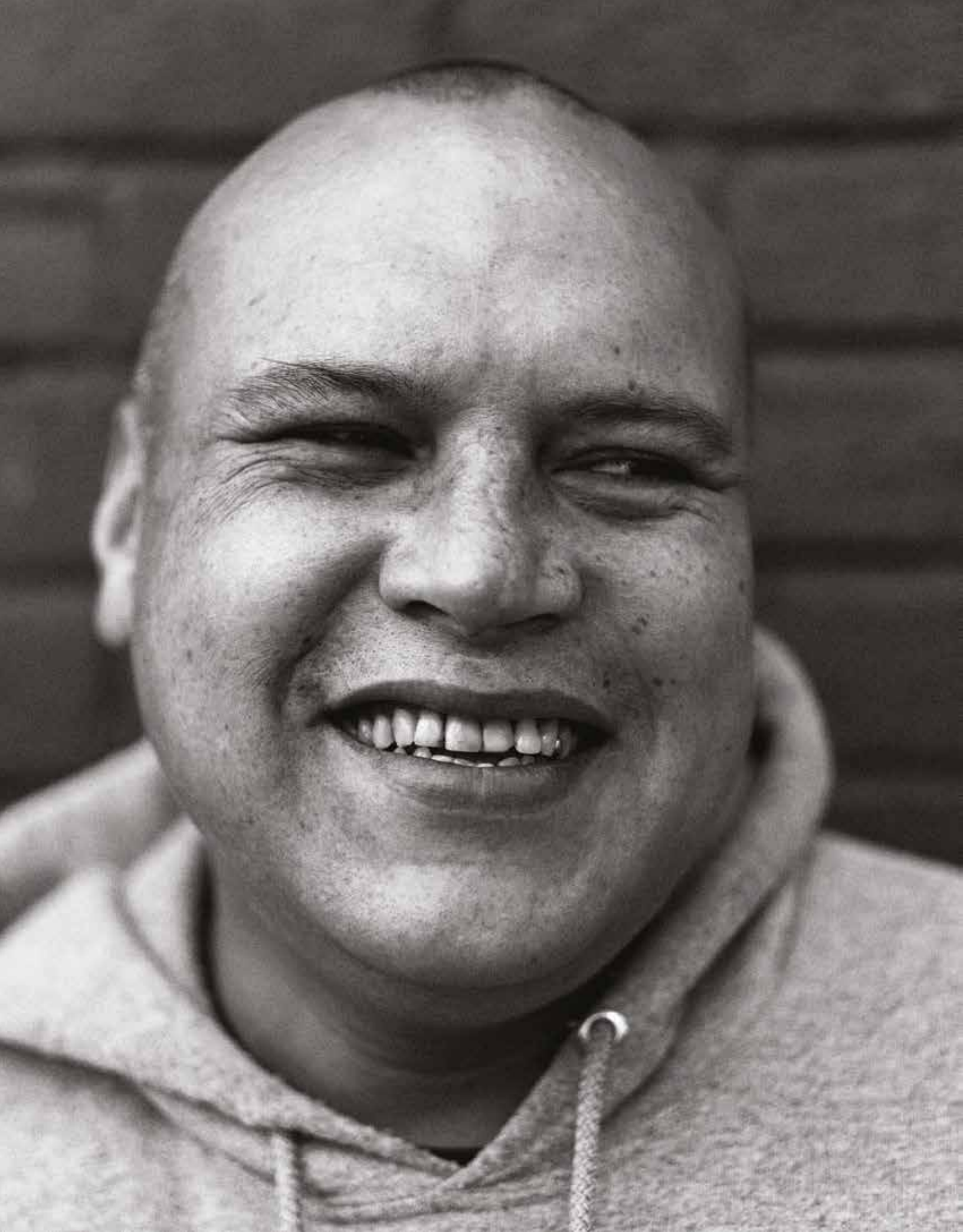
Croyons qu'elle y travaille encore.

Brigitte Bédard

brigitte.bedard@le-verbe.com



[NDLR: En complément à cet article, on peut lire « Du côté des "Indiens" », de Brigitte Bédard, dans le numéro d'hiver de la revue *Le Verbe* (version 84 pages). La revue est offerte gratuitement sur notre site Internet www.le-verbe.com.]



PORTRAIT

Shait, premier reggaeman innu

Les racines D'UN NOMADE

Shait, c'est le premier et l'unique reggaeman innu au monde. Il chante en *innu-aimun*, la langue de ses ancêtres, et aussi en français, en anglais et même en créole, sur les scènes autochtones, québécoises et européennes. Par une prose libre et convaincue, Shait dépasse les métissages. Il exprime avec une sincérité désarmante l'amour de son peuple, de l'environnement et, enfin, de Dieu. Pour qu'au son du rythme sa quête rejoigne celle de tous ceux qui cherchent aussi leurs racines.

Je rencontre Shait non pas dans une réserve amérindienne, mais en plein cœur du centre-ville de Montréal. Une terrasse, du bruit, des murs de briques. Bref, un décor somme toute banal qui n'a rien de l'exotisme innu que je me plais à imaginer.

Ma proposition de le prendre en photo dans l'ambiance nature du parc Lafontaine ne fait pas fureur auprès de Shait ni de son ami Samian, le photographe attiré du *Verbe* pour l'entrevue. Nous décidons plutôt de rester ici, en milieu urbain, où l'attention sera portée sur Shait, sans un décor pseudo naturel qui sonnerait faux.

Après tout, les Amérindiens ne sont pas confinés aux réserves, même si ces dernières les ont aidés à conserver leur langue et leur culture, me dit Shait. C'est d'ailleurs une des raisons qui le poussent à chanter dans plusieurs langues, dont le créole: « C'est pour montrer que nous aussi, les autochtones, nous pouvons être ouverts à d'autres cultures et à d'autres langues. »

Devant un mur, dans une ruelle, le photographe – qui est aussi parfois son partenaire de scène et un ami de longue date – est en pleine séance de photos. Dans ce paysage terne, à travers l'objectif de Samian, la lumière sur le visage de Shait n'en est que plus éclatante.

J'y vois un regard humble et sûr. Une attitude douce et forte. Une âme tendre dans un corps baraqué. Je perçois un homme en qui les contraires s'harmonisent.

D'UNE VILLE À L'AUTRE

À l'instar de ses ancêtres, Shait ne peut pas être sédentaire. Jadis, son peuple descendait dans le Sud, à Québec, pour y faire du troc et profiter des bouleaux plus larges que dans le Nord pour fabriquer des canots d'écorce. « Le Sud, c'est bien une question de perspective », nous disons-nous en riant.

Mais dans le Québec modernisé, Shait s'en tient bien sûr à une autre forme de nomadisme. Il erre entre deux terres, en quête d'une vraie patrie, comme tous les métis qui partagent le même sort que lui.

Entre Shait, son nom innu, et Jean-Eudes Bourdages Aster, son nom québécois, il cherche qui il est. Entre Maliotenam (un mot qui signifie « ville de Marie »), sa ville natale, et le Nouveau-Brunswick où il a grandi avec son père, il se demande où il va.

D'une ville à l'autre, je vois que les gens cherchent toujours la même chose, en quête de la vérité, ne

sachant où regarder, fuyant sans cesse à droite et à gauche avant que la planète saute...

D'une ville à l'autre, Shait aussi cherche. Ce n'est pas en vain que ses compositions musicales parlent souvent de la quête du bonheur. « J'étais conscient que j'étais autochtone quelque part en moi, mais je ne connaissais rien de ma culture. Je savais que j'étais Montagnais, je connaissais quelques mots, mais sans plus. Je me sentais incomplet. Il faut savoir d'où l'on vient pour mieux savoir où l'on va. »

C'est seulement à l'âge de 12 ans que Shait renoue avec la culture de sa mère. Au festival de musique Innu Nikamu de Maliotenam, les sonorités de la musique innue le saisissent. « C'est là que j'ai découvert la chanson innue, du folk et de la musique contemporaine, des groupes comme Kashtin. Voir des nations de l'ensemble du Québec et du Canada venir se rassembler pour écouter de la musique, ça m'a touché. C'est ce qui m'a amené à vouloir faire de la musique, à jouer de la guitare et à apprendre l'innu. Ça a été un tournant dans ma vie. »

DANS LA LANGUE DU RÊVE

Shait ressent l'appel à chanter dans la langue de ses ancêtres. L'innu a la particularité d'être une langue concrète, ce qui lui convient tout à fait. « En innu, on appelle un arbre un arbre. C'est une langue simple... même si elle est compliquée à apprendre ! » constate-t-il en riant.

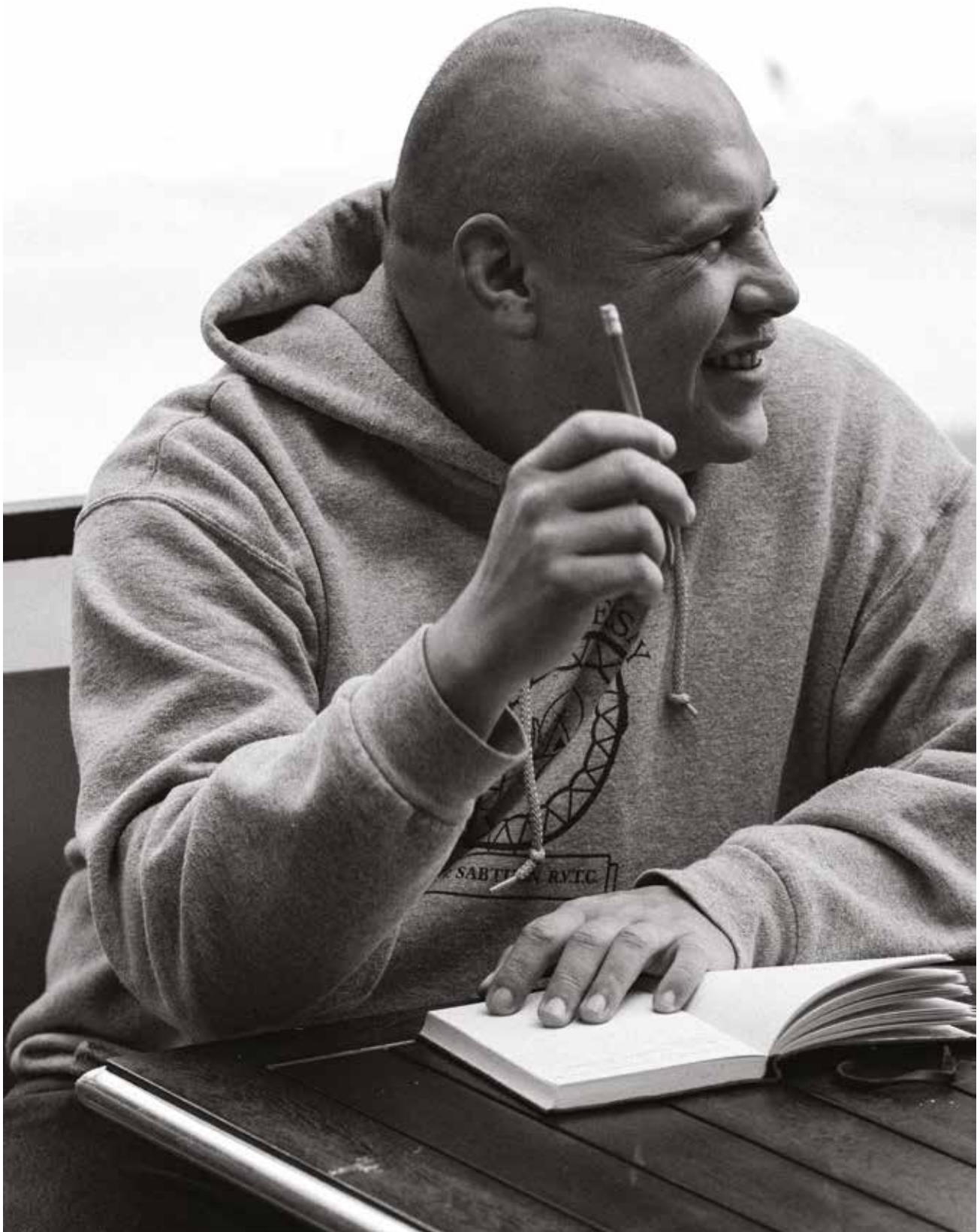
Dans cette langue, on ne trouve pas de mots pour désigner les concepts abstraits comme la grandeur d'âme ou la justice. Mais il existe quatre façons de dire « je t'aime » et une terminaison de verbe particulière pour parler des rêves. « Le rêve, c'est comme ça que nos ancêtres communiquaient avec l'invisible. C'était important, ça faisait partie de la vie de tous les jours. »

Pour les Montagnais, la dimension spirituelle est bien une chose de la vie quotidienne.

Je lui demande: « Mais pourquoi le reggae ? »

« Depuis mon adolescence, j'ai découvert le *dancehall*, une branche du reggae. J'ai beaucoup apprécié son style tribal. Cette musique est ensoleillée, mais elle parle de pauvreté, du gouvernement, de la violence. Elle dénonce. Le tout sur une note musicale joyeuse. Je trouvais ça intéressant comme amalgame. »

Shait ne ferme pas les yeux sur la souffrance humaine et l'injustice, il n'en est que trop conscient. Mais il veut malgré tout trouver la percée d'espérance dans un ciel gris, tout en



passant un autre message que le rastafarisme. Cet amalgame qu'il trouve dans le reggae se trouve quelque part aussi au cœur de sa propre vie.

TSHISHE-MANITU

Quand je lui demande de me dire un mot dans sa langue, Shait me sort tout de suite « *Tshishe-manitu* » – « Dieu », en innu.

Mais qui est ce *Tshishe-manitu* pour lui, ça, c'est une plus longue histoire.

Comme bien des membres des premières nations qui ont perdu leurs croyances, Shait se fait baptiser dans la foi catholique et reçoit les premiers sacrements. Puis, durant l'adolescence, il est assailli par un doute, un doute qui frappe fort. Après avoir pris conscience des diverses théories scientifiques, le chanteur reggae pense que tout vient du hasard. Sa crise se manifeste en angoisses existentielles, en crainte de la mort.

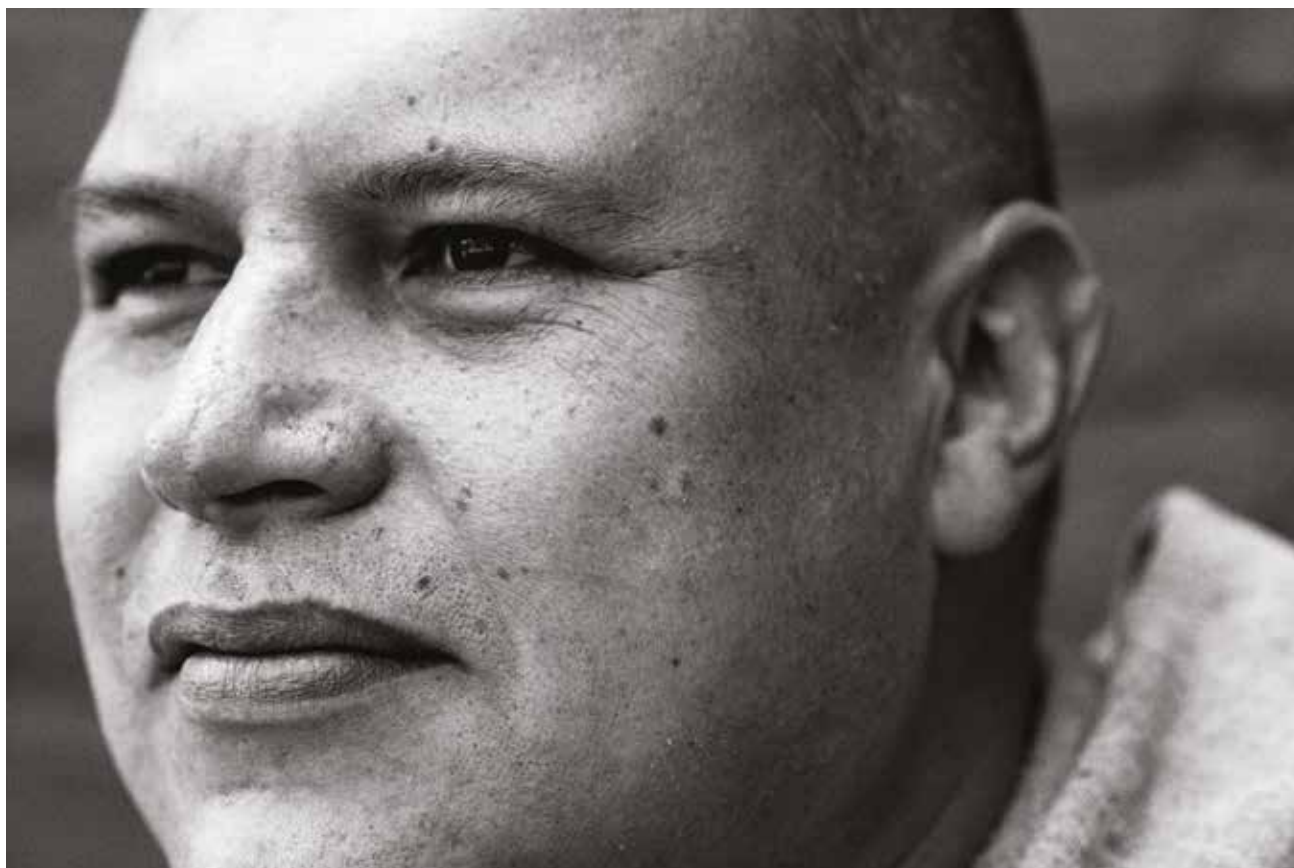
« Après la mort, y aurait-il de la vie ? C'est quelque chose qui commençait à me peser. On m'avait donné la vie, c'était

difficile de croire qu'il n'y aurait plus rien après. À l'âge de 17 ou 18 ans, je faisais de l'angoisse, j'avais peur de m'endormir et de ne jamais me réveiller. »

Puis le temps passe et Shait mène une vie quelque peu chaotique. Quand il commence à faire de la musique, ses chansons sont le reflet de sa vie : elles parlent surtout de partys.

Le vent tourne quand Shait se lie amoureusement à une femme chrétienne... qui deviendra la mère de ses enfants. Avec elle, il lit assidument la Bible et discute à propos de ses préoccupations et de ses questions. Peu à peu, une brèche s'ouvre. La spiritualité chrétienne lui paraît moins incohérente. Le mystère de la Croix se met à prendre tout son sens.

« J'ai finalement compris la raison pourquoi Jésus a été crucifié. J'ai été de ceux qui se demandaient pourquoi Jésus ne s'était pas libéré lui-même. Je me disais qu'il s'était laissé faire et je ne comprenais pas. La raison pour moi est que, pour aller au Ciel, il faut qu'on soit exempt de tout péché et de toute saleté dans notre âme. Et Jésus a souffert à notre place pour ça. Il fallait maintenant que je l'accepte comme Sauveur. »



VIVRE SA P'TITE VIE AVEC L'ÉTERNEL

Après sa conversion, une grande paix l'envahit lors d'une soirée de prière. Shait ne peut pas ignorer ce qui vient d'arriver. Il serait même prêt à faire du porte-à-porte pour l'annoncer. Mais c'est plutôt l'expression musicale qui deviendra son moyen privilégié pour parler de sa relation à Dieu, dans ce monde de plus en plus matérialiste.

De plus en plus charnel, de moins en moins spirituel, de moins en moins réel, de plus en plus artificiel, les gens mènent leur p'tite vie sans se soucier de l'Éternel. Il y a bien quelqu'un qui est là pour nous sauver.

« Ça a pris du temps avant que je fasse des chansons où je parle directement à Dieu. Dans presque toutes mes chansons, je fais maintenant au moins une mention de Dieu. Il y en a où je lui demande pardon pour toutes les choses mauvaises que j'ai faites et les bonnes choses que je n'ai pas faites.

« Aujourd'hui, j'ai la chance de me faire entendre partout, par un plus grand public. Je veux donc transmettre des messages d'espoir, d'amour et de paix de Dieu. Je trouve que, dans notre monde, il manque d'amour et de connexion avec Dieu. Les gens nous disent que ça va tellement mal dans le monde, mais ils ne croient plus en l'existence de Dieu. Pour moi, l'un ne va pas sans l'autre. »

AMALGAMES

Tout au long de notre entretien, je me demande quel est le rapport que Shait entretient entre sa foi chrétienne et les croyances de son peuple. Y trouve-t-il des contradictions? Comment les autres autochtones le perçoivent-ils, lui dont la foi doit parfois raviver certaines blessures à l'égard du christianisme?

« Beaucoup rejettent Jésus à cause de ce qu'ils ont vécu dans les pensionnats. Rejeter Jésus à cause des agissements de certains est une erreur qui fait passer à côté de la gratuité de l'amour et du salut de Dieu. C'est triste.

« C'est sûr que le peuple innu, c'est un peuple que j'aime, car c'est ma nation. J'aimerais beaucoup qu'il ne souffre plus. Lui donner Dieu serait quelque chose de merveilleux. C'est un effort de tous les jours que je tente de faire en donnant l'exemple, sans être non plus prosélyte. Mais je le chante et je m'affiche. »

Même si Shait est chrétien protestant, il demeure que les valeurs léguées par ses ancêtres teintent la couleur de sa foi

et les paroles de ses chansons. Le respect de la Terre-Mère est une des valeurs centrales de sa culture et de sa spiritualité chrétienne. « Je me plais à dire que mon peuple s'est contenté de ce qu'il avait. Si tous les peuples de la terre l'avaient compris, il n'y aurait pas de pollution. »

Même chose pour le respect des aînés. Les Innus, tout comme de nombreux autres peuples autochtones, gardent leurs aînés chez eux jusqu'à l'heure du grand départ et prennent soin d'eux, parce que le lien familial est fondamental dans leur culture. « Souvent, me dit Shait, quand les jeunes partent en ville pour étudier, après trois ou quatre mois, ils reviennent chez eux parce que leur famille leur manque trop. »

Shait est fier de sa culture, de ses racines. Et c'est d'ailleurs une des raisons pour lesquelles il prend le micro sur scène.

*

La discussion touche à sa fin et Shait ressent le besoin de me parler du mal de vivre dans les communautés autochtones.

« Il y a beaucoup, énormément de guérison à faire. Ça peut prendre du temps. Nous les Autochtones, on essaie de trouver notre place dans le milieu contemporain d'aujourd'hui, fait de technologie. Mais une question demeure: est-ce qu'on a notre place? »

La question lancée par mon interlocuteur a l'effet d'un coup de poing. Elle résonne dans mes oreilles au travers du vrombissement des voitures, des ondes électroniques, du tictac qui court contre le temps. « Est-ce qu'on a notre place? »

Le décor urbain me fait réaliser à quel point nos progrès techniques des derniers siècles les ont dépossédés – et nous aussi – de leur lien avec la nature.

Puis je reviens au regard de Shait, où brille l'espoir malgré tout. Le métis, lui, connaît les deux côtés. Il sait combien le Blanc et l'Innu peuvent s'apporter l'un l'autre, malgré le douloureux passé. Il le sait maintenant de l'intérieur. Et c'est ce que Shait veut faire de sa vie: chanter sa fierté d'être innu et... chrétien.

Photos de Samian

Texte de Sarah-Christine Bourihane
sarah-christine.bourihane@le-verbe.com



IDÉES

APOLOGIE DE LA DÉPENDANCE

La pensée d'Ivan Illich

En 1973, Ivan Illich publie *La convivialité*, un court essai dans lequel il développe son idée de « société conviviale », en réaction à une société obsédée par la technique et le progrès. Selon lui, le salut de l'homme est ailleurs : loin des machines et complètement dépendant d'autrui.

Au volant des voitures, les hommes conduisent. Et pourtant, la machine a déjà pris le contrôle des vies humaines.

En leur imposant ce qu'Ivan Illich, dans *La convivialité*, appelle « le monopole radical », c'est-à-dire le phénomène faisant « que les gens soient obligés de se faire transporter et deviennent impuissants à circuler sans moteur », c'est désormais la voiture qui conduit l'homme à travers sa vie.

La « vitesse inhumaine » de l'engin a effectivement rendu les distances elles aussi inhumaines. La voiture a entraîné la création de routes et façonné la ville selon ses besoins. Le rapport au temps a de ce fait été bouleversé : plus on peut aller loin, plus on doit aller vite.

Outre le secteur automobile, c'est tout un ensemble d'outils qui sont ainsi critiqués. Qu'ils soient techniques, comme la voiture, ou institutionnels, comme l'école, Illich ne les rejette pas en soi pour ce qu'ils sont, mais pour l'emprise qu'ils ont sur l'homme, dénonçant la manière dont leur apport, initialement conçu comme profitable, s'est transformé en nécessité indispensable et aliénante.

Dans la société moderne, « c'est l'outil qui de l'homme fait son esclave ». La société conviviale, dont Illich tente de poser les fondements dans son essai de 1973, conçoit un outil qui serait « générateur d'efficacité sans dégrader l'autonomie personnelle, il ne suscite ni esclaves ni maîtres, il élargit le rayon d'action ».



Asservi par la technique, l'homme a-t-il encore une chance de s'en sortir ?

REFUSER LA MÉDECINE

Toute l'ambition de cet essai pourrait se résumer ainsi: donner au lecteur l'intuition d'une société conviviale. Pour ce faire, il va d'abord falloir sortir de cette position d'esclave que l'homme ne parvient même plus à remettre en question, tant elle semble être devenue chez lui une seconde nature. Cela passe par un concept fort: la déprofessionnalisation.

Déprofessionnaliser la médecine, par exemple, c'est confisquer le monopole de la santé aujourd'hui accordé aux scientifiques.

Concrètement, il s'agit d'apprendre à analyser et à comprendre le corps et ses réactions, et admettre que, dans certains cas, la consultation d'un professionnel de la santé n'est pas nécessaire. Il dénonce ainsi l'absurdité de nos pratiques courantes: « Le résultat est qu'on a maintenant perdu le droit de se dire soi-même malade: il faut produire un certificat médical. Bien plus, c'est au médecin qu'il revient à présent de choisir la mort du patient. »

S'il admet que certains spécialistes restent nécessaires, il remet cependant en question le recours quasi automatique à un médecin.

De même que l'automobile crée de nouveaux besoins de transport davantage qu'elle ne permet de se déplacer, la médecine suscite ses propres maladies, et la multiplication

des médicaments accompagne curieusement la multiplication des afflictions à guérir. Tout palliatif agit de manière à faire croire l'obstacle qu'il prétend aider à franchir.

SORTIR DE L'ÉCOLE

De la même manière, déprofessionnaliser l'école, c'est remettre en cause son pouvoir et la place prépondérante qu'elle occupe dans notre société. Là encore, la société conviviale n'entend pas rejeter l'école en bloc, mais « proscrire le système scolaire perverti en outil obligatoire, fondé sur la ségrégation et le rejet des recalés ».

Ce qu'Ivan Illich reproche à l'instruction publique, forme institutionnalisée de l'éducation, c'est d'imposer à tous la même formation et de perpétuer ainsi le modèle sur lequel repose toute production, matérielle comme culturelle – un modèle industriel, uniformisant et productiviste.

Une société sans école (titre d'un autre de ses ouvrages) serait en réalité l'unique condition de libération des individus, redevenus libres. De la même manière que l'uniformisation des transports devenus uniques moyens de se déplacer crée sa propre exclusion physique, l'école obligatoire et monolithique soumet les individus à un joug qu'ils persistent à croire libérateur.

RÉAPPRENDRE À DÉPENDRE

Débarassés de ces outils, les hommes doivent alors penser un nouveau système.

— QUI EST IVAN ILLICH? —

Né à Vienne (Autriche) en 1926, il étudie la théologie et la philosophie à l'Université Grégorienne de Rome. Dans la jeune vingtaine, Illich devient prêtre catholique. Il est considéré comme l'un des plus grands critiques de la société industrielle.

Convaincu que les cancers font partie de ces maladies dont les tentatives de traitement sont plus nocives que la maladie elle-même, Ivan Illich meurt en 2002 d'une tumeur non traitée... qu'il aura portée pendant 20 ans. (A. M.)

Ivan Illich propose la solution suivante: « L'homme retrouvera la joie de la sobriété et de l'austérité en réapprenant à dépendre de l'autre, au lieu de se faire l'esclave de l'énergie et de la bureaucratie toutes-puissantes. »

On pourrait à priori croire y déceler un paradoxe, tant l'option politique de la liberté individuelle nous a enseigné que la dépendance à autrui était la preuve accablante d'un cruel déficit d'autonomie. Raisonner en ce sens, c'est oublier que le besoin de l'autre constitue en réalité un élément fondamental de la vie humaine.

Les outils modernes, parce qu'ils nous font croire que nous pourrions tout faire seuls grâce à leur concours et que nous parviendrions à devenir de supermachines indépendantes dont l'existence ne serait plus conditionnée par autrui, brouillent la nature interdépendante de l'homme. Cette dernière s'exprime jusque dans l'acte premier, celui qui conditionne l'existence humaine elle-même: la reproduction. On comprend alors l'obstination de la technique à vouloir affranchir les individus de l'ultime dépendance, en leur permettant de procréer seuls.

La dernière attache rompue, le dernier lien au reste de l'espèce aboli, l'homme est censé être enfin totalement libre, délesté, soulagé de tout – même de sa propre condition.

TÂTONNER DE NOUVEAU

Ce qui nous retient d'entrer dans la société conviviale, selon Ivan Illich, c'est la peur d'un passé diabolisé. « Pour nous, limiter l'outillage industriel évoque le retour à l'enfer de la mine et au chronomètre de l'usine, ou au trimard du fermier qui a des concurrents mécanisés. »

Or, c'est faire abstraction de toute l'histoire préindustrielle, la noyer sous le flot des caricatures repoussantes qu'ont forgées les mythes de la modernité confortable. « La coupole de Saint-Pierre de Rome et les canaux d'Angkor Vat ont été faits sans engins de terrassement, à la force des bras. » Qui prend seulement la peine de s'en souvenir ?

Le salut de l'homme passera par lui-même, c'est-à-dire par les autres.

Il faudra certes refuser les outils modernes, mais non pas pour eux-mêmes – pour refuser l'affranchissement illusoire qu'ils prétendent apporter, et qui en vérité nous subjugue. Il faudra également accepter de faire confiance à l'inexactitude humaine plutôt qu'à la précision de la machine.

Réapprendre à tâtonner, à se tromper parfois et à prendre du temps – donc à en perdre. L'abandon de la voiture en sera l'une des conditions, comme le répète Illich dans *Énergie et équité*, au profit de la bicyclette, qui est selon lui « un outil parfait qui permet à l'homme d'utiliser au mieux son énergie métabolique pour se mouvoir: ainsi outillé, l'homme dépasse le rendement de toutes les machines et celui de tous les animaux ».

La révolution se fera à vélo – ou plutôt en tandem.

Note:

Ce texte a d'abord été publié par la revue de philosophie et littérature *Philitt* (philitt.fr). Il est reproduit ici grâce à l'aimable autorisation de *Philitt* et de l'auteure.

Pia Bou Acar
redaction@le-verbe.com

PETITE ÉCONOMIE

Économie : du grec *oiko* (foyer, maison) et *nomia* (gestion, administration). Vu comme cela, on réalise que l'on n'est pas très loin de l'écologie. D'après l'encyclique *Laudato si'* du pape François, l'écologie intégrale consiste d'ailleurs à cultiver toutes les dimensions de notre vie (économique, spirituelle, relationnelle, naturelle, etc.). Les textes de « Petite économie » proposent donc quelques trucs en ce sens.

SENTIR BON... LOCALEMENT

Ce cher savon ! Il nous dégrasse et il sent si bon.

Cependant, certains ingrédients qui le composent sont nocifs pour notre santé et non dégradables dans l'environnement. De plus, il est souvent vendu dans de beaux emballages jetables et pas toujours recyclables. Enfin, il est souvent produit très loin de notre domicile.

Voilà un nombre suffisant de raisons pour produire nos propres savons, ou en acheter à des artisans locaux qui utilisent peu d'emballages et des produits sains et équitables !

FABRIQUER SON PROPRE SAVON

Il existe principalement trois techniques pour réaliser des savons.

Deux d'entre elles sont plutôt complexes et nécessitent l'utilisation directe de soude caustique, qui est corrosive.

La troisième méthode, appelée « fondez et versez » (*melt and pour* en anglais), peut être réalisée par des enfants. Elle nécessite une base de glycérine, dont la composition varie selon les marques et qui est entièrement naturelle, voire biologique ou équitable selon les marques. Il suffit de faire fondre cette base de savon, d'ajouter les ingrédients que vous souhaitez (beurres de cacao et de karité, huiles essentielles, colorants, etc.), puis de mouler le savon.

Pour découvrir quelques adresses :

Voir la version en ligne de cet article : www.le-verbe.com/societe/sentir-bon-localement/

Ariane Beauféray

ariane.beaufery@le-verbe.com



RECETTE : SAVON AUX AGRUMES

Pour 6 savons (idéalement, avec des ingrédients équitables et biologiques)

500 g de base de glycérine à savon
4 cuillères à soupe d'eau de fleur d'oranger
2 cuillères à soupe d'huile d'amande douce
10 gouttes d'huile essentielle de citron
10 gouttes d'huile essentielle de pamplemousse
10 gouttes d'huile essentielle d'orange douce
6 moules à savon (ou petits moules en silicone), ou un moule à cake en silicone ou en métal recouvert de papier parchemin

Étapes

1. Mélangez l'huile d'amande douce et les huiles essentielles dans un bol.
2. Coupez la base de glycérine en morceaux et déposez-la dans une casserole. Ajoutez l'eau de fleur d'oranger et faites fondre au bain-marie à feu doux.
3. Une fois la base de savon fondue et bien homogène, ajoutez hors du feu le mélange d'huiles. Prêtez attention à ce que les très jeunes enfants n'inhalent pas trop les huiles essentielles.
4. Versez la préparation encore tiède dans les moules. Laissez quelques heures à température ambiante, puis démoulez les savons. Si vous avez utilisé un moule à cake, découpez des tranches de savon avec un grand couteau.

Les savons sont prêts à être utilisés ! Ils se conserveront pendant au moins trois mois.

PARTOUT.

Dans
ta rue

Dans ta boîte
postale

Dans
ton ordi

Dans
tes oreilles



Tous les lundis

9 h Radio VM
17 h Radio Galilée



Québec 90,9 | Beauce 102,5 | Saguenay–Lac-Saint-Jean 106,7



Montréal 91,3 | Victoriaville 89,3 | Trois-Rivières 89,9 | Sherbrooke 100,3 | Rimouski 104,1